REDACTION
49 Avenue Howard,
Edmonton

Ce Journal est publié tous les Jeudis par la Compagnie de Publication du Courrier de l'Ouest, Ltée."

Abonnement annuel:
Canada . . . . . . . . . . . $1.00
Etats-Unis . . . . . . . . . 1.50
Europe . . . . . . . . . . . 10 frs.

# LE COURRIER DE L'OUEST



NUMERO 41. EDMONTON, JEUDI, 17 JUILLET 1913 FONDE EN 1905.

# LE PROBLEME DE L'OUEST

### SUJET DE MEDITATION

Il y a deux manières de gouverner un pays: la bonne et la mauvaise.

La bonne manière consiste à administrer la chose publique de telle façon que le fardeau imposé à l'individu pour les besoins de l'intérêt commun, en vue du développement et du progrès, soit allégé par des avantages offerts à l'individu pour lui permettre, personnellement, de se développer et de progresser et de pouvoir, par conséquent, supporter ce fardeau allègrement.

En un mot, la bonne façon, la bonne politique consiste à garder constamment en équilibre ces deux facteurs: l'intérêt public et l'intérêt privé légitime, ce qui est non seulement juste, mais rigoureusement nécessaire, si l'on se soucie de ne pas tuer la poule aux oeufs d'or: celle qui pond dans le trésor au profit de la communauté.

En effet, il est évident que le produit normal des impôts destiné à fournir aux nécessités du progrès national, est en relation directe du degré d'aisance et de bien-être du contribuable appelé à les payer; et cela tout spécialement lorsque, comme au Canada, ces impôts sont fournis par des taxes indirectes, par les droits de douane.

La mauvaise manière,—la mauvaise politique — est celle qui consiste à ne tenir compte que du rendement des impôts, à en jouir sans prévoyance,sans se soucier de faciliter au citoyen les possibilités d'exercer son industrie pour son progrès personnel.

Cette seconde manière est tout particulièrement désastreuse dans un pays jeune comme le Canada, où le facteur de progrès individuel est l'élément essentiel, le plus indispensable du progrès national, puisque n'existe pas, ou du moins n'existe que dans une proportion infime, la réserve des acquisitions obtenues par le travail persévérant des générations, réserve qui sert des fondations aux nations plus vieilles.

Ici, au Canada, et sans vouloir diminuer en rien les mérites et les travaux des autres provinces, il est notoire que les provinces de l'ouest sont présentement et pour longtemps à venir, seront les principaux facteurs du développement et du progrès national, par la raison qu'elles constituent le champ où s'exerce le plus fructueusement l'activité individuelle.

La mise en valeur de nos richesses naturelles, source véritable de notre progrès national, atteint sa plus grand activité dans les provinces de l'ouest pour des raisons économiques qu'il serait oiseux de rappeler.

Conséquemment, la condition économique faite aux gens de l'ouest, les facilités ou les obstacles que rencontre leur activité individuelle, constituent bien réellement le problème le plus important du progrès national.

Aujourd'hui le produit des récoltes de l'ouest se trouve être le grand régulateur de notre vie économique, car l'ouest a deux fonctions essentielles dans cette vie nationale: il fournit le capital national, — celui qui provient de la mise en exploitation de nos richesses naturelles — et pour la majeure partie; d'autre part il offre au commerce et à l'industrie des autres provinces le marché national le plus important et le plus rénumérateur.

Ce sont là vérités que tout homme tant soit peu renseigné ne saurait songer à discuter.

De tout ceci, il faut évidemment conclure que la bonne manière de gouverner le Canada doit comporter, en premier chef, la préoccupation constante de surveiller les conditions économiques auxquelles est soumise l'activité individuelle de ces fermiers de l'ouest. avec le souci de leur assurer les plus grandes facilités possibles pour l'exercice de cette activité.

Or, notre régime est essentiellement un régime de protection; il protège l'activité industrielle des provinces de l'est en leur assurant un monopole avantageux dans l'ouest, obligé de se fournir de ces produits industriels; mais ce régime de protection pèse lourdement sur les fermiers de l'ouest. qui sont les acheteurs.

Et comme le faisait remarquer récemment un des ministres de la Saskatchewan, le fermier dont la production consiste presqu'exclusivement en céréales,dont le cours est réglé par la concurrence mondiale, ne peut pas, lui, se protéger contre ce renchérissement de ses achats industriels, pourtant indispensables, par un relèvement compensateur du prix de son blé ou de son avoine. Il est pratiquement sans défense.

Son seul espoir réside dans la possibilité de s'ouvrir des débouchés d'écoulement qui en augmentant les offres créeront une concurrence et tendront à relever les prix ou au moins lui permettraient de réduire dans nombre de cas les surtaxes ruineuses prélevées sur le fruit de son labeur par les taux de transports.

C'était ce qu'avait compris et se proposait de réaliser le gouvernement libéral lorsqu'il offrait au pays, en 1911, son traité de réciprocité avec les Etats-Unis.

Plus nous irons et mieux l'électorat pourra se rendre compte de l'erreur grossière où il s'est laissé entraîner en rejetant ce projet de réciprocité.

L'électorat a été la dupe des artifices soi-disant patriotiques qui ont été mis en oeuvre; il ne tardera pas à comprendre que cette opposition furieuse à la réciprocité était uniquement inspirée par l'égoïsme féroce des industriels et commerçants qui bénéficient de l'état de chose si injuste et si désastreux pour l'ouest.

En Angleterre, on commence à s'en rendre compte et apprécier le problème sous son vrai jour, ce qui s'explique, en somme, par le fait que les anglais sont plus que nous habitués à dégager un problème des incidences de parti-pris politique ou d'intérêt de classe qui commandent trop impérieusement chez nous; ils savent le ramener à ses véritables données économiques.

La "Round Table," revue anglaise d'une grande valeur, étudiant le problème de l'ouest, et notamment les griefs des "Grain Growers," émet l'opinion suivante:

"Ils affirment même que le maintien du tarif actuel est dangereux pour le maintien de l'ouest dans l'Empire. L'Américain, possesseur de capital, avec sa connaissance de la vie de pionnier, comme le Galicien avec ses habitudes de vivre, peuvent triompher dans cette lutte. Mais l'anglo-saxon, souvent un novice en agriculture, en tout cas ignorant de la culture dans l'ouest, est écrasé par le fardeau du tarif, désespère et abandonne la lutte.

"Le résultat est que, probablement, il ne restera que peu d'anglo-saxons nés en Angleterre engagés dans la vie agricole des plaines de l'ouest."

On ne peut nier raisonnablement que cette opinion ne soit fondée: elle est corroborée par l'expérience, comme l'atteste le dernier recensement dont les résultats comparés aux chiffres de l'émigration annuelle ne sauraient s'expliquer que par la perte en cette décade d'une notable partie de cette émigration.

Ainsi, l'opposition furieuse des tories contre la réciprocité, basée sur le prétendu souci de protéger le Canada contre tout danger de dérivation hors l'Empire, aurait justement pour résultat de préparer et de rendre fatale cette séparation, en chassant de l'ouest l'élément anglais qui normalement devrait y assurer la continuation du lien impérial.

On sera tenté peut-être de nous reprocher un pessimisme exagéré et de peindre sous des couleurs trop noires la situation des fermiers de l'ouest.

Nous répondrons en citant les déclarations récentes de l'hon. George Langley, ministre du cabinet de Saskatchewan:

Suite à la page 6

L'Allemagne, l'Autriche, la France et le Venezuéla doivent exposer à l'exposition canadienne nationale de Toronto.

# Nouvelles de partout

### LE 14 JUILLET A PARIS

Paris, 15 — La célèbre revue militaire du 14 juillet, à Longchamps, a remporté cette année un succès inoubliable: la présence de détachements des régiments indigènes venus d'Afrique, du Tonkin, de l'Annam et de Madagascar, a soulevé un intérêt considérable.

Près de huit cent mille personnes assistaient à la revue qui comprenait 40 régiments d'infanterie, le cavalerie et d'artillerie. Un détachement de chiens ambulanciers a remporté un vif succès.

L'armée a été acclamée avec délire. Cinq régiments de cuirassiers, chasseurs et dragons ont pris part à la charge finale tandis que le ciel était littéralement sillonné d'aéroplanes et de ballons dirigeables.

Jamais encore Paris n'avait acclamé avec tant d'enthousiasme, une aussi magnifique revue. M. Poincaré a été l'objet d'ovations ininterrompues à l'arrivée et au départ.

### LES PUISSANCES BALKANIQUES DEPOSERAIENT LES ARMES

**Les ministres de Bulgarie, de Grèce et de Serbie confèrent.**

Londres, 16 — On annonce que les ministres de Bulgarie, de Grèce et de Serbie ont eu plusieurs conférences en vue de la paix.

Un dépêche officielle indique que la Grèce est prête à signer une armistice sous certaines conditions qui devront être acceptées par la Bulgarie.

La guerre continue cependant. Les Grecs se sont emparés de plusieurs positions importantes; les Bulgares battent en retraite de partout.

Des troupes turques, sous la conduite de Erïver Bay, ont occupé Rodosto hier.

La Roumanie se prépare à envahir la Bulgarie avec une armée de 120,000 hommes.

La Turquie aurait fait l'achat de plusieurs navires de guerre.

### UN SERVICE DE NAVIGATION CANADO-RUSSE

Vancouver, 16 — Au début du mois prochain une compagnie de navigation inaugurera un service entre Vladivostock et Vancouver. On croit que ce service aura pour effet de provoquer une importante migration russe vers le Canada.

### VENTE D'UNE HOUILLERE

**Des capitalistes américains louent du gouvernement au prix d'un dollar l'acre, un immense dépôt de charbon à 200 milles d'Edmonton.**

Calgary, Alberta, 15 — Le gouvernement canadien vient de louer une des plus belles régions houillères à des capitalistes américains.

Cette région a été découverte récemment par le docteur Reinhold Hoppe, d'Oakland, Californie. Elle est située dans la province de l'Alberta, sur la rivière Smoky, à 40 milles de la ligne du Grand Tronc Pacifique et 200 milles environ de la ville d'Edmonton.

La superficie est immense et les dépots de charbon sont de meilleure qualité que les fameux dépôts de charbon dur de Pennsylvanie. Le docteur Hoppe s'est associé dans cette affaire Paul Isenburg, magnat du sucre, de Honolulu.

Ils se sont procuré le terrain minier au tarif ordinaire de $1.00 l'acre et paieront une royauté de cinq sous la tonne pour chaque tonne de charbon qui en sera extraite. A la dernière session, ils se sont procuré une charte pour exploiter une ligne de chemin de fer qui reliera les mines à la ligne du Grand Tronc Pacifique.

D'ici un an le marché canadien sera alimenté par cette mine.

Au premier rang des clients de la compagnie se trouve l'Allemagne qui a commandé des grandes quantités pour ses stations navales des îles Samoa.

Aussitôt que le canal de Panama sera ouvert on fera de fortes expéditions par cette voie.

# S. E. le Délégué Apostolique à Edmonton

### Mgr STAGNI EST L'OBJET D'UNE RECEPTION ENTHOUSIASTE

Durant son séjour à Edmonton Mgr Stagni, le Délégué Apostolique au Canada, a eu à plusieurs reprises l'occasion de se trouver en contact avec la population catholique de notre ville; mais certainement nous ne croyons pas que Son Excellence Mgr Stagni ait éprouvé une joie plus profonde que celle qui dut faire battre son coeur lorsque jeudi dernier il se trouva en présence d'une foule immense de catholiques venus expressément pour le saluer comme le représentant de l'Auguste Pontife qui préside avec tant de majesté ferme et clairvoyante aux destinées de l'Eglise.

Plus de 1200 personnes, parmi lesquelles on remarquait de nombreuses personnalités d'Edmonton et de la province, se réunissaient jeudi dernier à l'auditorium Empire, Deuxième rue, pour prendre part àla grande réception publique organisée en l'honneur de S. E. le Délégué Apostolique.

Sur l'estrade, aux côtés de Mgr Stagniavaient pris place Sa Grandeur Mgr l'Archevèque d'Edmonton; le maire d'Edmonton, M. Short; le R. P. Leduc, vicaire-général, l'hon. juge Beck, le R. P. Cozanet, et plusieurs autres prêtres et laïques de marque.

S. H. le maire Short souhaita la bienvenue à Mgr Stagni, au nom de la ville d'Edmonton.

Le maire parla de l'union qui existe entre tous les habitants d'Edmonton, sans préjudice de races et de religions; il se déclara justement honoré d'être appelé, lui, membre d'une église différente, à souhaiter la bienvenue au représentant du Pape; il voit dans ce fait un symbole de l'entente universelle dans l'effort commun pour créer un pays prospère; le maire d'Edmonton se plaît à déclarer que les catholiques ont pris une large part à la création de ce pays.

Une salve d'applaudissements salue la péroraison de ce discours.

Au moment où Mgr Stagni se lève pour répondre, il est l'objet d'une ovation enthousiaste.

Des adresses en français, anglais, allemand, ruthène et polonais, sont présentées à Son Excellence qui trouve des paroles appropriées pour répondre à chacune d'elle.

S. E. le Délégué Apostolique parle fort bien le français et l'anglais quoi qu'avec un léger accent italien, qui n'est d'ailleurs pas sans charme.

Mgr Stagni, au début de son discours, remarque plaisamment que ce n'est pas fréquemment qu'il lui a été donné de se trouver en présence d'auditoires parlant cinq langues et bien qu'il se sente quelque peu fatigué par quatre semaines de pérégrination sans arrêt dans l'Ouest, un tel fait ne saurait le laisser indifférent.

Et cependant Rome est la source de civilisations hétérogènes, et l'on peut dire que la Ville Eternelle est deux fois la mère de la civilisation, car, si aux temps païens elle a disséminé l'influence de ses admirables institutions civiques et de ses arts à travers le monde, c'est de Rome que le christianisme a rayonné sur le globe pour travailler au salut des hommes.

Mgr Stagni remercie S. G. Mgr l'Archevêque de l'avoir invité à assister à cette réunion imposante et il félicite vivement les organisateurs du succès que leurs efforts ont remporté. Il remercie M. le maire Short d'avoir bien voulu honorer de sa présence cette réunion; cette décision indique de sa part un profond respect pour l'autorité morale d'une autre religion qui lutte pour la vérité.

Mgr Stagni déclare que les bons catholiques sont forcément de bons citoyens. Dans un pays comme celui-ci où plusieurs religions sont en présence, il est extrêmement important que les catholiques demeurent scrupuleusement fidèles à leurs devoirs religieux; une grande responsabilité leur incombe; sils se montrent négligents ils font, dans l'esprit de leurs frères séparés, un tort immense à la religion catholique.

"Que la devise de tous les catholiques de ce pays, déclare Mgr Stagni, soit: De la charité en toutes choses et de la tolérance envers ceux dont la foi est différente."

Mgr Stagni parle ensuite du développement des oeuvres religieuses à Edmonton et il paye un juste tribut d'éloges au clergé qui a su accomplir en aussi peu d'années, une oeuvre admirable.

Après la lecture des adresses, toute l'assistance défile devant Son Excellence le Délégué Apostolique pour la cérémonie de la présentation individuelle.

# Nouvelles brèves

Une dépêche de Sofia prétend que les puissances balkaniques lutteront jusqu'à épuisement d'hommes et de munitions.

La province du Manitoba demande des milliers d'hommes pour travailler à la moisson et aux battages.

La récolte semble devoir être splendide dans tout l'Ouest si l'on en croit les rapports publiés par les gouvernements provinciaux.

Les députés français viennent d'adopter une loi accordant une prime aux familles nombreuses. Un crédit annuel de $10,000,000 a été prévu dans ce but.

Le flot des immigrants n'a pas cessé d'arriver au Canada. En trois jours, il est débarqué à Québec 000 colons, la semaine dernière.

Des prospecteurs de retour de la passe des Pins rapportent à Edmonton de riches échantillons de minerai de cuivre, ainsi que du quartz aurifère.

Le nombre de terres gratuites concédées dans l'Ouest canadien durant les cinq premiers mois de l'année actuelle fut de 11,175, réparties comme suit: Au Manitoba, 877: dans l'Alberta, 4, 332: dans la Saskatchewan, 5,156; et dans la Colombie Britannique, 810.

Les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta ont près de 11 millions d'acres ensemencés en blé cette saison, et 9 millions de céréales diverses. Vu la température favorable, les préparatifs importants que les compagnies de chemins de fer ont à exécuter pour transporter une production plus considérable, ne semblent pas être exagérés

Des rapports sur les perspectives de la moisson dans la Saskatchewan déclarent que les récoltes de céréales font des progrès marqués. L'état actuel de la récolte de céréales et de fruits dans l'Ontario promet beaucoup. Le nombre d'acres ensemencées dans le Manitoba est plus considérable que l'an dernier, à l'exception de l'avoine et du lin. Les autres céréales démontrent une augmentation, surtout l'orge.

L'on rapport de White Horse, territoire du Yukon, et de Prince Rupert, C.B., qu'une nouvelle région de placers aurifères dont l'importance peut être considérable, a été découverte sur le ruisseau Meander, un tributaire de la rivière Hoolalinqua.

Une drague hydraulique géante construite par la Compagnie Polson Iron Works, Toronto, devant être employée sur la baie d'Hudson.a été lancée le 31 mai, cinq semaines après que le matériel eut été commandé, ce qui constitue un record dans la construction navale canadienne.

Trois emplacements de villes ont été ajoutés à la carte géographique du Sud de l'Alberta par le service des ressources naturelles de la Compagnie du chemin de fer Pacifique Canadien.

Les perceptions de droits de douanes pour le mois de mai à Vancouver, C.B., ont atteint un total de $791,800.

# Célébration du 14 Juillet à Edmonton

**La colonie française d'Edmonton célèbre par un grand banquet, tenu à l'hôtel Cécil, la fête nationale de France.**

**Organisation d'une Société du Quatorze Juillet.**

Pour la première fois, à Edmonton, les membres de la colonie française de notre ville célébraient lundi dernier le 124ème anniversaire de la fondation de la République française.

A cette occasion un banquet réunissait à l'hôtel Cecil une soixantaine de personnes parmi lesquelles nous remarquions la présence de tous les Français en vue d'Edmonton.

L'aimable propriétaire de l'hôtel Cecil, M. C. H. Bélanger, dont les sympathies françaises sont bien connues de tous, avait fait princièrement les choses et le menu, dont voici la nomenclature, était succulent:

Hors d'oeuvre variés
Consommé à la Tortue
Filet de Sole, sauce Vincent
Concombres
Vol-au-vent Financière
Poulet de grain à la Poincaré
Asperges au beurre fondu
Salade de laitue et tomates
Glacé moderne
Petits fours
Café noir
VINS
Sauterne Médoc
Champagne Mumm

Décorée aux couleurs de France la salle du banquet présentait un magnifique aspect. Pendant toute la durée du repas l'excellent orchestre de l'hôtel charma les convives par l'exécution de morceaux appropriés à la fête du jour.

Au dessert M. Thiroux porta en termes bien choisis la santé du Président de la République Française, M. Poincaré, et du Roi George V, tandis que l'orchestre jouait la Marseillaise et le God Save the King, écoutés debout par tous les convives.

M. Benfayou donna ensuite lecture du cablogramme dont nous reproduisons ci-dessous la teneur, adressé à M. Raymond Poincaré:

"Président de la République Française,

"La colonie française d'Edmonton, Canada, réunie à l'occasion de la Fête Nationale, vous envoie l'expression de ses sentiments respectueux et vous offre l'assurance de son attachement inébranlable à la toujours plus grande France."

Lecture est également donnée d'un télégramme adressé au Consul Général de France au Canada.

M. Benfayou parle de la nécessité de rétablir à Edmonton le poste d'Agent Consulaire, supprimé sans raison aucune il y a deux ans. Ce poste a été transféré à Calgary, bien que dans cette dernière ville le nombre des Français soit quantité négligeable, par rapport à la forte colonie française d'Edmonton et des environs qui compte plus de 1600 membres.

Une pétition a été rédigée à cet effet et se couvre rapidement de signatures; à cette pétition sera annexé un mémoire présentant les raisons nombreuses pour lesquelles il serait désirable que le gouvernement de la République nomme à bref délai un agent consulaire avec résidence à Edmonton.

Cette pétition sera envoyée au Ministre des Affaires Etrangères par l'entremise du Consulat de Montréal et tout porte à croire que l'an prochain la célébration du quatorze juillet aura lieu sous la présidence d'une représentant officiel de la France.

M. Bentayou fait également connaître à l'auditoire le projet de la création d'une Société du Quatorze Juillet dont le rôle sera dorénavant d'organiser à Edmonton la célébration annuelle de la Fête Nationale française: soumis aux personnes présentes ce projet est adopté avec enthousiasme et séance tenante, l'on procède à la formation du comité de la Société du Quatorze Juillet.

Les membres du comité provisoire, qui, cette année, ont assuré la célébration du quatorze juillet sont réélus à l'unanimité; ce sont MM. Bentayou, L. G. de Kermor, E. Thiroux et Alex Michelet: il leur est de plus adjoint MM. Vellat, De Bernis, Paul Jeuvrin, F. Long et Landier.

De courtes allocutions et un programme musical impromptu occupèrent le reste de la soirée; au nombre des personnes ayant pris la parole, citons MM. P. Mauvier, L. G. de Kèrmor, Alex. Michelet, etc. M. Ph. Maingot déclama quelques vers spirituels et M. Guibert fit la joie de l'assistance en détaillant avec charme quelques chansons montmartroises.

Somme toute cette première célébration à Edmonton de la Fête Nationale Française, bien qu'organisée un peu hâtivement, — ce qui obligea à n'accepter qu'un nombre restreint de convives, — remporta un succès de bon augure. Nous croyons savoir que les membres du comité de la Société du Quatorze Juillet ont déjà conçu pour l'an prochain, le projet d'organiser une grande fête champêtre qui réunira, aux côtés des Français de la région, tous les amis de la France.

Nous croyons fermement que les membres du comité, encouragés par le succès de cette année, feront du 14 juillet 1914, une date qui demeurera dans l'esprit et dans le coeur de tous ceux qui, conservent un inébranlable sentiment d'attachement filial pour la chère et lointaine France.

### BENEDICTION DU NOUVEAU COLLEGE DES JESUITES

En présence d'une foule considérable Sa Grandeur Mgr Stagni a procédé, vendredi dernier, à la bénédiction du nouveau collège fondé par les RR. PP. Jésuites dans le quartier ouest de notre ville.

Un grand nombre de nos compatriotes d'Edmonton avaient tenu à prouver, aux distingués fondateurs de ce nouvel établissement d'enseignement secondaire, tout l'intérêt qu'ils attachent à leur oeuvre en venant assister à la cérémonie de bénédiction du collège.

Mgr Stagni était accompagné de Mgr Legal, du R. P. Leduc, vicaire-général, et de plusieurs autres prêtres du diocèse. Les visiteurs, dont plusieurs n'avaient pas encore eu l'occasion de voir le nouveau collège, furent extrêmement surpris de constater l'apparence imposante de l'édifice et les progrès de l'installation.

Après la bénédiction une visite générale de l'établissement eut lieu; on admira beaucoup les spacieuses salles de classe, largement aérées et éclairées, les dortoirs confortables, les nombreuses salles de bain, etc.

Les cours commenceront au mois de septembre. Les RR. PP. prévoient que dès cette année ils auront un nombre considérable d'élèves.

Le recteur du nouveau collège est le R. P. Hudon, S.J., qui depuis plusieurs mois travaille à l'organisation de ce magnifique établissement.

Le quartier où est situé le collège a été récemment érigé en paroisse sous le nom de St-François-Xavier; le R. P. Grenier, S.J. est le pasteur de cette nouvelle paroisse.

### AVIS A NOS LECTEURS

Notre collaborateur "Antonio" nous prie d'annoncer qu'il publiera la semaine prochaine une 'Causerie intime" sous le titre: "Quels sont les maîtres du Canada."

### L'ELECTION D'ATHABASCA

L'élection provinciale d'Athabasca aura lieu le 30 juillet. Les deux candidats à la députation en présence sont: pour les libéraux, l'hon. A. G. McKay, dont on n'a pas oublié l'ardente lutte pendant la dernière campagne électorale à Edmonton; et, pour les conservateurs, le maire Woods d'Athabasca.

L'élection de l'hon. McKay semble assurée.

# Le Roi des Airs

Et, néanmoins, la police avait battu la ville et les faubourgs, perquisitionné jusque dans les endroits les plus invraisemblables. On en venait à se demander si ces trois personnages néfastes ne s'étaient pas enfuis ensemble, n'avaient pas mis prudemment la frontière belge entre leurs précieuses personnes et le pays qu'ils venaient de si violemment troubler. Mais de cela encore on n'avait aucune preuve. Ce n'était qu'une déduction de la police. Et Albert Brabantin, pour sa part, n'y croyait pas, quant à son caissier, tout au moins. Il savait le fol amour de l'infortuné garçon pour son indigne femme, amour qui l'avait conduit jusqu'au crime. Il ne pouvait pas admettre qu'un mari de cette sorte eût abandonné ainsi sa jeune femme souffrante et sans ressources. Car une enquête discrète de la police avait permis de constater que, depuis la disparition de Jules Durand, les emplettes journalières de son ménage ne se faisaient plus qu'à crédit, et avec quelle peine! Où était l'homme? Où était l'argent?

Le mardi matin, vers neuf heures, comme Albert Brabantin travaillait à son bureau de l'usine, il reçut un coup de téléphone du commissaire central, le priant de lui envoyer le contremaître Lalanne, au sujet d'une confrontation assez importante.

Lalanne étant le seul témoin sûr qui put attester la présence de l'homme roux et de son compagnon, le dimanche matin, dans la maison des Juifs, et donner de ces individus un signalement exact, avait acquis, de ce chef, une très grande importance auprès de la police. On l'avait déjà fait comparaître au moins six fois.

S'étant donc rendu de nouveau chez le commissaire, il s'y trouva en présence de deux commerçants, fort honorablement connus de la rue de Paris, un pharmacien et un drapier. Ces Messieurs, ayant appris par les journaux la disparition prolongée de Jules Durand, venaient déclarer qu'ils l'avaient vu, le dimanche soir, vers les dix heures du soir, dans un petit café de cette même rue de Paris, qu'ils désignèrent, en compagnie d'un quidam, à eux inconnu totalement, et dont ils firent la description la plus détaillée et la plus nette. Le pharmacien connaissait très bien le caissier Durand, qui s'était fourni longtemps chez lui, et avec lequel il avait fini par se fâcher, au sujet d'une note présentée cinq fois, sans succès.

—Je le savais dans les dettes jusqu'au cou, avoua-t-il, et j'ai été bien surpris de le voir si gaiement festoyer, avec ce rouquin, que je n'avais jamais vu, et qui sortait je ne savais d'où. Je l'ai fait remarquer à mon voisin, ici présent, même que je lui ai dit: Où diable Durand a-t-il été dénicher ce particulier-là? Ce ne doit pas être dans son usine! Jamais le petit père Brabantin n'embaucherait une si sale tête!... Et, quand il s'est agi de payer les consommations, nous avons bien observé, mon voisin et moi, que les deux copains tiraient, à la fois, de leurs goussets, des piles d'or, et qu'ils se disputaient, en riant, à qui ferait la politesse à l'autre. Et c'est le rouquin qu'a finalement payé.

Au signalement donné de ce "rouquin" par les deux commerçants de la rue de Paris, Lalanne reconnut formellement l'homme qu'il avait rencontré, porteur d'une valise, le dimanche matin, dans l'allée de la maison de Déborah Lévy.

Le contremaître ajouta:

—Dans mon idée, ce rouquin-là serait censément le domestique de l'autre, du grand Monsieur sans moustaches dont il portait le bagage, et c'est par lui que le grand Monsieur payait Jules Durand pour trahir le patron. Et, après qu'il l'aura bien payé et bien fait boire, il lui aura tordu le cou, tout bonnement, pour en finir!

Le pharmacien et le drapier opinèrent dans le même sens.

Mais le commissaire hésitait à se prononcer, quand la sonnerie d'appel du téléphone retentit soudain. C'était de Loos-Lès-Lille. On annonçait que le cadavre d'un homme, convenablement vêtu, venait d'être retrouvé dans le canal de la Deûle.

Tous les assistants se regardèrent.

Lalanne s'écria:

—C'est le caissier! Je parie que c'est le caissier de notre usine!

Sur l'ordre du commissaire, un agent courut chercher un fiacre, et y monta aussitôt, avec les trois témoins précités, pour se rendre sur le lieu de la sinistre trouvaille, et y procéder tout de suite à l'identification de la victime.

Or, les prévisions du contremaître ne l'avaient pas trompé. Le noyé de la Deûle était bien Jules Durand.

Un médecin expert, appelé aux constatations d'usage, déclara que le corps avait dû séjourner environ trente-six heures dans l'eau, ce qui faisait remonter la mort du malheureux, ainsi que chacun le supposait, au dimanche soir, après ses copieuses libations en compagnie de l'homme roux. Mais le caissier n'était pas tombé accidentellement dans la Deûle.

Son cadavre portait, entre les deux épaules, une large blessure triangulaire, témoignant qu'on l'avait poignardé avant de le précipiter à l'eau. Dans les poches de ses vêtements, on retrouva pour 350 francs d'or et de monnaie environ. Ils étaient donc bien riches, ceux qui l'avaient condamné à mort?

Quand Albert Brabntin apprit cette nouvelle tragique de la bouche même de son fidèle contremaître Lalanne, il ne s'en montra pas surpris autrement, car, depuis la veille, sa conviction était faite. Mais, parce qu'il était foncièrement bon, sa première pensée fut pour la veuve du misérable, si peu intéressante fût-elle d'ailleurs.

Quittant précipitamment l'usine, il s'élança dans le car électrique, arriva chez lui au moment même où sa femme rentrait de ses courses charitables pour déjeuner, et la mit au courant de la situation en quatre mots.

—Mon Dieu! s'écria cette vraie chrétienne, pourvu que le malheureux ait eu le temps de se repentir avant de mourir!

Et sans transition, elle ajouta:

—C'est nous qui allons prévenir sa pauvre femme, n'est-ce pas, mon bon ami?

—Je venais te chercher pour cela, Louise, répondit le patron.

On peut s'imaginer la scène qui suivit, dans le logement prétentieux de la rue de la Gare, entre ces deux excellentes gens et la pitoyable créature dont les appétits effrénés de luxe avaient causé le déshonneur et la mort de son mari.

Nous n'ajouterons qu'un mot sur ce triste sujet. L'Amiral exigea de la veuve de son caissier qu'elle se retirât immédiatement à la campagne, près d'une sienne parente, personne estimable de tous points; et, à cette condition formelle, il consentit à payer ses dettes, et à lui servir même une petite pension alimentaire pour lui aider à vivre. Tel était le patron qu'avait trahi Durand!

Cependant, M. et Mme Brabantin, fort impressionnés par leur démarche près de la veuve de l'assassiné, achevaient tristement de présider le repas du midi, entourés de leur famille, quand un des conseillers municipaux, ami personnel de l'Amiral, fit irruption dans la salle à manger, un journal déplié à la main.

—Lisez! s'écria-t-il, hors de lui, lisez!

Et il désignait du doigt un article dans le grand journal belge qui venait d'arriver au cercle.

L'Amiral, saisi, lut à haute voix:

"Notre correspondant particulier de Mons nous annonce qu'un merveilleux aéroplane électrique va faire prochainement son apparition au-dessus de cette ville, monté par l'inventeur en personne, qui compte prendre un brevet, et le mérite bien."

L'Amiral s'arrêta de lire, la gorge sèche, et regarda son ami aussi interloqué que lui-même.

Ils dirent tous les deux en même temps:

—Qu'est-ce que cela signifie?

Thérèse répliqua, plus vite qu'elle n'aurait voulu:

—C'est le faux aéroplane, construit sur les plans volés.

—Hélas! gémit douloureusement sa mère.

L'Amiral, se levant d'un bond, cria:

—Il faut téléphoner tout de suite à Bruxelles, à la rédaction de ce journal, et demander exactement le nom et l'adresse du correspondant de Mons. Après, nous aviserons!

C'était le seul moyen pratique de savoir de quoi il s'agissait.

Un quart d'heure plus tard, on apprenait que le correspondant du journal se nommait Philippe de Reuter, et demeurait 104, rue de la Jurbise.

—Eh bien! maintenant, qu'allez-vous faire? demanda Mme Brabantin à son mari.

—Je vais aller à Mons, répliqua l'Amiral, et interroger verbalement ce Monsieur.

—Oh! papa! s'écria Thérèse, emmenez-moi, je vous en supplie!

—Je ne demande pas mieux, répondit Brabantin, à condition que ta mère aille trouver Jean à l'usine, dont il a défense de bouger aujourd'hui, et lui explique bien ce qui se passe, en le priant de ne plus se mettre, comme hier, martel en tête. J'aurai besoin de lui demain, et j'entends qu'il garde tout son sang-froid.

—J'irai trouver Jean, et je le calmerai, soyez tranquille! répondit la bonne dame, tandis que sa fille courait commander l'auto.

La distance n'est pas énorme entre Lille et Mons, et d'ailleurs, il n'y a plus de distances, avec une "souple et robuste" voiture électrique.

Ce trajet sembla court à Thérèse, quoique son père parlât peu et parût absorbé. Evidemment, ces explications affectaient l'inventeur à la longue, malgré tout son courage, sa ténacité et l'habituel optimisme de son heureux caractère. Mais il y avait franchement de quoi déprimer le plus endurant des hommes.

Etant arrivés à Mons, les voyageurs trouvèrent en M. Philippe de Reuter un homme d'un certain âge, d'aspect rassis, d'allures sérieuses, et parfaitement bien élevé, qui les reçut avec une extrême politesse, dans un logis vieillot et d'une propreté méticuleuse. Ce correspondant de journal n'avait rien du reporter fantaisiste et "blagueur" qu'aurait pu faire soupçonner son tendancieux entrefilet, et que le grand inventeur lillois s'apprêtait à relever vertement de son indiscrétion et de son impertinence.

Légèrement dérouté par la respectabilité du personnage, Brabantin lui présenta le journal en lui disant:

—Monsieur, vous me voyez fort surpris d'une information que rien ne me faisait prévoir, et qui est de nature à me causer le plus grave des préjudices.

—Monsieur, répliqua courtoisement son interlocuteur, vous ne m'en voyez pas moins surpris que vous-même!

—Qu'est-ce à dire? s'écria l'Amiral.

—C'est-à-dire, Monsieur, que l'information n'est pas de moi!

Brabantin poussa un cri.

—Mais c'est donc l'oeuvre d'un faussaire!

—Assurément.

Et M. de Reuter s'empressa de raconter avec quel étonnement, le matin même, il avait découvert dans son journal cette nouvelle extravagante émanant de Mons, et dont il n'était nullement l'auteur. Il avait couru alors au télégraphe, et y avait acquis la certitude qu'un habile escroc s'était joué à la fois du public, du grand journal, et de son correspondant de province.

—Au surplus, ajouta-t-il, vous me ferez le plus grand plaisir, M. Brabantin, en m'accompagnant de votre personne au bureau du télégraphe, et en recueillant vous-même les attestations des employés.

L'Amiral demanda:

—Quelqu'un s'est-il présenté en vos lieu et place au télégraphe?

—Quelqu'un s'y est présenté.

—Allons-y alors! s'écria l'Amiral. Non pas, croyez-le bien, M. de Reuter, que je mette le moins du monde en doute la véracité de vos paroles: mais je tiendrais à me renseigner tout particulièrement sur l'individu qui a bien osé télégraphier, en votre nom, à votre journal.

Thérèse, extraordinairement intéressée, suivit les deux hommes au bureau du télégraphe.

Les employés prirent-ils Brabantin pour quelque magistrat enquêteur?

M. de Reuter le présenta comme une personne spécialement intéressée à connaître le signalement du faussaire de son article.

On s'empressa de satisfaire "cette personne." On lui déclara que la veille au matin, c'est-à-dire le lundi, vers dix heures dix, un Monsieur très correct s'était présenté au bureau, prétendant venir de la part de M. de Reuter, empêché, pour télégraphier de sa part à son journal. Comme M. de Reuter était sujet à des rhumes et envoyait souvent à sa place ou son fils, ou sa bru, ou parfois un de ses amis, on ne s'étonna pas outre mesure du procédé. Cependant, le Monsieur qui s'était présenté de sa part était totalement inconnu des employés. Mais ce pouvait être, par exemple, un parent de passage en ville, ou l'inventeur lui-même du fameux aéroplane.

Il apparaissait clairement, par ces explications des employés qu'ils cherchaient avant tout à se disculper de leur crédulité trop grande. Mais Brabantin sut les ramener catégoriquement au seul sujet qui l'intéressât en cette affaire.

—Comment était bâti ce Monsieur? Quel âge paraissait-il avoir? Décrivez-moi son costume.

Avec beaucoup de peine, il finit par recueillir de plusieurs bouches tous les témoignages qu'il désirait. Cet escroc, ce faussaire, était un homme de haute taille, plutôt mince, d'une quarantaine d'années environ, brun, le teint pâle, les yeux ardents et le visage entièrement rasé. Il portait une casquette de voyage de couleur sombre et une longue pelisse au collet de fourrure. Son extérieur était celui d'un homme du monde, et d'un homme riche. A la main gauche, il portait une chevalière d'or, timbrée de larges armoiries.

Brabantin demanda:

—Et sa main droite, l'avez-vous vue? N'était-elle point entourée d'un pansement?

Les employés se regardèrent, surpris. L'un d'eux déclara:

—Non, nous n'avons pas vu sa main droite, car c'est moi qu'il a chargé, très poliment d'ailleurs, de rédiger le télégramme pour lui.

De Reuter s'écria:

—Il avait de bonnes raisons, sans doute, pour dissimuler son écriture!

—Peut-être! riposta froidement Brabantin. Mais il en avait, en tout cas, une excellente pour ne pas écrire de sa main droite: c'est qu'il se l'est blessée grièvement en perçant les murs de mes ateliers.

Et, remerciant ces Messieurs, avec sa politesse coutumière, des renseignements qu'ils avaient bien voulu lui fournir, l'Amiral sortit du bureau du télégraphe, laissant tous les employés dans la stupeur.

M. de Reuter, qui était des plus discrets, n'en demandait pas davantage. Mais Brabantin, rentré chez lui, tint à le mettre, en quelques mots rapides, au courant de la situation, pour lui expliquer une enquête qui aurait pu lui sembler étrange.

Mais le bon Belge n'aurait pas été journaliste si cette histoire ne l'avait point passionné, électrisé littéralement, c'est le cas de le dire.

—Monsieur Brabantin, s'écria-t-il, je comprends trop vos raisons de faire actuellement le silence absolu sur cette affaire. Je vous jure la plus absolue des discrétions; mais je vous en supplie, en revanche, quand le jour sera fait sur ces ténébreuses menées, mandez-le-moi et autorisez-moi, par grâce, à envoyer mon journal le plus beau "reportage" de toute ma vie!

Thérèse, avec un sourire, se chargea de lui répondre:

—Monsieur, je vous promets de vous avertir!

—Ah! Mademoiselle, je vous en bénirai jusqu'au dernier de mes jours!

Comme le père et la fille roulaient ensemble, au retour, dans la nuit tombante, et à la plus effrayante allure, Thérèse, étonnée du mutisme absolu de Brabantin, lui demanda tout à coup:

—A quoi songez-vous donc?

—Je pense, répondit-il, qu'Albert Brabantin et Jean Bertrand vont jouer demain leur dernier atout. La partie est sérieuse et l'enjeu vaut cher. Petite! ta mère et toi, vous ferez bien de prier Notre-Dame de la Treille pour nous!

XVI

Le lendemain, mercredi, Jean Bertrand venait d'arriver à l'usine, quand un homme accourut l'avertir que le patron le demandait immédiatement à son bureau. Le patron! A six heures trente-cinq du matin! C'était du nouveau, cela, car l'Amiral n'arrivait jamais qu'à sept heures et demie. Que se passait-il encore?

Le mécanicien se hâta d'obéir et trouva son camarade Lalanne, arrivant en même temps que lui, à la porte de Brabantin. Ni l'un ni l'autre ne savaient dans quel but "on" les convoquait d'aussi bonne heure.

Albert Brabantin les attendait debout, dans son attitude favorite, le dos tourné à la cheminée, où un bon feu de houille pétillait dans la grille. Nous avons déjà dit maintes fois quelle était la mobilité de physionomie de cet homme, si petit d'extérieur et moralement si grand. Ses ouvriers en connaissaient bien tous les aspects. Ils étaient accoutumés à voir successivement leur patron agité, attendri ou narquois, sans d'ailleurs s'en embarrasser beaucoup. Mais quand l'Amiral se calmait soudain, devenait glacial et rigide, un petit frisson d'angoisse ne manquait jamais de secouer l'armée des travailleurs hiérarchiquement établie sous ses ordres.

Et, ce matin-là, Brabantin semblait de marbre.

Sans un geste de bienvenue, sans un signe, il commença de parler aux deux hommes. Il leur dit:

—L'heure est grave. Notre ennemi inconnu nous a déclaré ouvertement la guerre. Nous n'en sommes plus à supposer cet ennemi un fabricant vulgaire, un chef d'usine de mon genre, quelque ingénieur jaloux de mes trop faciles succès. Non. C'est un patriote étranger qui cherche à doter son pays du plus formidable engin de guerre des temps modernes. Son nom, je l'ignore; mais sa personnalité, nous la connaissons maintenant. Cet X... innommé, c'est le gentleman impeccable que vous avez vu, vous Lalanne, dans l'escalier des Juifs, et que les employés du télégraphe de Mons ont pu contempler dans leur bureau. Celui-là, c'est le tisseur de la trame criminelle qui nous enserre. L'autre, l'homme roux, ce n'est que son second, son subordonné, son "ordonnance," peut-être. Mais tous les deux m'apparaissent également terribles. Les Juifs, en cette affaire, n'ont été que des comparses le malheureux Durand qu'un fantoche, dans des mains habiles et chargées d'or. La police tient actuellement les Juifs, dont le rôle est fini. Jules Durand dort son dernier sommeil dans un linceul tout taché de sang. Mais les fauteurs du drame restent, et nous menacent insolemment. Et que diriez-vous de moi, si je vous avouais que j'ai peur?

—Peut-être, répliqua Jean Bertrand, vous ferions-nous le même aveu!

Mais l'Amiral reprit avec force:

—Non. Cela ne se peut pas. Nous ne devons pas nous laisser dominer par la terreur, même devant les plus savantes et les plus affolantes manoeuvres de notre insaisissable ennemi! Comment! nous venons de construire le plus admirable appareil de navigation aérienne qui existe au monde, et nous le laisserions là, se moisir dans un hangar quand nos ennemis nous annoncent qu'ils vont venir nous narguer, avec la contrefaçon frauduleuse de notre oeuvre! Sans le dévouement naïf et sublime de ce vieil invalide du travail, notre aéroplane périssait hier de la plus pitoyable mort. Jean Bertrand! Lalanne! j'en appelle à votre honneur! Puisque notre courage est encore en butte aux attaques de ces forbans, ne vaut-il pas mieux le défendre, au moins, en une bataille réglée?

—Celà vaut cent fois mieux! répondirent-ils.

—Alors, apprêtez-vous! Le temps presse! Car c'est aujourd'hui même, je n'en doute plus, que ces bandits prétendent parader au-dessus de la frontière franco-belge, pour tromper l'Europe, et pour se moquer de nous, des constructeurs de l'usine Albert Brabantin et Cie!

—Qu'ils sortent donc, riposta Jean Bertrand, et qu'ils essaient de lutter, s'ils l'osent!

Et Lalanne ajouta:

—Nous serons deux contre deux!

A Suivre

# L'ENTENTE CORDIALE

## L'ARRIVEE DU PRESIDENT A LONDRES

### L'enthousiasme populaire

Le récent voyage à Londres du Président de la République Française a soulevé en Angleterre l'enthousiasme le plus vif. La presse anglaise s'est montrée particulièrement aimable à l'endroit de M. Poincaré, nous n'en voulons pour preuve que l'article ci-dessous que publiait EN FRANCAIS notre confrère lon- de le "Daily Mail":

Un pâle rayon de soleil traversa furtivement les épais vitrages du hall de Victoria Station au moment où le Roi et le Président venaient de prendre place dans la daumont de gala et s'apprêtaient à quitter la gare. Il est des grâces d'Etat! Très certainement le soleil britannique a eu honte de sa conduite depuis quelques jours et il a voulu faire amende honorable, tout au moins un court instant, en l'honneur du Roi et de son hôte illustre.

Que cette éclaircie soit de bon augure, et puissions-nous, demain et après-demain, voir un peu de soleil et beaucoup de ciel bleu. Tant de choses dépendent du temps: le succès de la grande fête d'aviation Anglo-Française et de la bataille de fleurs qui auront lieu à Hendon au profit de l'Institut Français de Londres et dont le Président verra le départ à Marble Arch; puis sa visite à la Cité, qu'un beau soleil d'été transformerait en une marche triomphale! Faisons des voeux et espérons.

La rencontre entre le Roi et le Président a été cordiale et simple. Il n'y a pas là motif à longues descriptions, car tout s'est passé sans le moindre incident, comme l'avait réglé le protocole. M. Poincaré, à sa descente de wagon, était un peu pâle. On le serait à moins, car le Président a la pleine conscience de ses responsabilités, et il sait tout le prix que la France attache à la visite qu'il rend en son nom au Roi d'Angleterre et au peuple britannique.

Mais si les rites de l'arrivée se sont déroulés avec calme, sans bruit, avec une régularité presque machinale, ponctués, ici et là, par les hymnes nationaux des deux Pays, tout a changé dès que la daumont royale a franchi la grande grille d'entrée et que la foule a aperçu le Roi et le Président. Des masses profondes, entassées sur tout le parcours, monta une longue acclamation, et M. Poincaré, héros populaire en France, put constater qu'il n'était pas moins populaire en Angleterre.

### "Un enthousiasme rare"

Détail que je tiens à noter: lorsque le Président fit, plus tard, les visites qu'il devait rendre aux membres de la Famille Royale, il fut accueilli par la foule avec un enthousiasme rare à Londres: il était alors seul dans le landau royal et c'était bien à lui qu'allait le salut cordial de la nation amie.

Que vous dirais-je de la réception de l'Ambassade de France sinon que M. Poincaré y prononça, avec cette clarté d'élocution et cette belle diction d'orateur qui le caractérisent, un speech patriotique dont les Français de Londres se souviendront longtemps.

Le Président distribua ensuite avec infiniment de bonne grâce un certain nombre de décorations, fit des heureux, serra des mains, causa plusieurs minutes avec les notables de la colonie, puis s'en fut au Palais St-James, d'où je ne saurais le suivre à Buckingham Palace, puisque l'entrée de se sanctuaire est interdite aux simples mortels que sont les journalistes.

La première journée du Président sur le sol britannique a été réussie de tous points. Les Français de Londres sont profondément reconnaissants à leurs amis anglais de l'accueil qu'ils ont fait au président Poincaré et nous répondons de tout coeur à leur cri de "Vive la France," par le cri de "Vive l'Angleterre."

# LE DROIT A LA MORT

Le Parlement allemand va être saisi d'un projet de loi dont le "Siècle moniste," organe des sociétés du monisme allemand, expose les grandes lignes.

En voici l'ensemble: 1o. Toute personne atteinte de maladie incurable a droit à l'euthanasie; 2o. le tribunal du ressort recevra la demande du malade et délivrera ce droit; 3o. une commission médicale, à la requête du tribunal, examinera le malade. Sur la demande de celui-ci, d'autres médecins pourront assister à la consultation.

L'examen devra être fait dans les huit jours qui suivent l'introduction de la requête; 4o. le procès-verbal de l'examen dira si, d'après la conviction des experts médecins, la mort est plus probable que le retour à la santé ou du moins à un état permettant l'aptitude au travail.

5o. Si l'examen établit la grande probabilité d'une issue mortelle, le tribunal accorde au malade le droit à l'euthanasie. Dans le cas contraire, la demande est repoussée; 6o. lorsqu'un malade est tué sans douleur sur sa demande formelle et catégorique, l'auteur de la mort ne peut être poursuivi si le malade a obtenu le droit à l'euthanasie et si l'autopsie établit qu'il était incurable: 7o. quiconque tue un malade sans la volonté formelle et expresse de celui-ci, est puni de réclusion: 8o. les paragraphes de 1 à 7 peuvent aussi, le cas échéant, être appliqués aux valétudinaires et aux infirmes.

On peut être sûr que les débats sur ce sujet sinistre, seront passionnés. Mais si on vote le projet combien en réclameront le bénéfice? Se souvenir de la "Mort et du Bûcherin..."

**LES PERSONNES DESIRANT** partir pour l'Ouest ou pour l'Est auront intérêt à s'adresser au "Courrier de l'Ouest," 49 avenue Howard avant de faire l'achat de leurs billets de chemin de fer.

# Avis Public

**Donné par le bureau des Commissaires du District scolaire No 7, école séparée, catholique romaine d'Edmonton, dans la province d'Alberta.**

Attendu qu'il a paru désirable au bureau des Commissaires du District Scolaire No 7, école séparée catholique romaine d'Edmonton, dans la province d'Alberta, que la somme de quarante mille dollars soit empruntée sur la garantie dudit district par l'émission de débentures remboursables au porteur en 40 paiements annuels, avec intérêt au taux de pas plus de 8 pour cent par année, pour les fins suivantes, savoir: achat et amélioration d'emplacement d'écoles, ameublement et aménagement d'un édifice scolaire de brique.

Avis est donc donné par le bureau dudit district que, à moins qu'un vote des contribuables dudit district pour et contre ledit emprunt soit demandé, tel que prévu par l'ordonnance des Ecoles, ledit bureau demandera au ministre de l'éducation l'autorisation d'emprunter ladite somme par le moyen de débentures.

De ce fait toute personne intéressée est donc avisée et chaqun est requis d'agir conformément à tel avis.

J. H. PICARD,
Président.

Daté à Edmonton, ce cinquième jour de juillet 1913.

# A Panama

## COMMENT ON A FAIT LE CANAL

Dernièrement les journaux publiaient cette dépêche:

"On annonce officiellement que les gros travaux de bétonnage du canal de Panama sont terminés et que les portes des écluses de Gatun, Pedro Miguel et Miraflores seront closes aussitôt que possible après le 15 juin pour permettre au lac Gatun de se remplir."

Le lac Gatun est l'immense réservoir alimenté par les eaux de la rivière Chagres dérivée qui, d'après les conceptions des ingénieurs américains doit établir dans le canal le niveau nécessaire à la navigation. En somme, le canal est achevé et il n'y a plus qu'à le remplir, ce qui, d'ailleurs, ne sera pas une mince affaire et peut encore promettre quelques déboires.

En lisant cette dépêche, je me suis reporté à deux ans en arrière, à l'époque où, grâce à l'obligeance de notre ministre à Panama, M. de Pousignon, j'obtenais de pouvoir accompagner M. Wilkinson, ministre de la guerre des Etats-Unis, alors en tournée d'inspection dans l'isthme, et j'ai retrouvé de vielles notes de voyage, de ces notes que l'on a tort de garder, car, en rappelant les étapes du passé elles menacent du même coup des infortunes de l'avenir. Les voyages sont-ils donc autre chose que la forme la plus coûteuse des déceptions?

Ce que l'on voit de Colon en arrivant? Quelle vision! Des appontements énormes; les uns sont blancs, enduits de l'épaisse couche des farines et des ciments transbordés; les autres noirs, d'un noir de nègre, où l'on a manipulé les charbons, et derrière les toits des hangars gercés par le soleil, une lèpre hideuse où des maisons basses pointent dans des marécages à reflets métalliques comme des boutons dans du pus; puis, plus loin encore, fermant la vue, toute une ligne de tuyaux courant au-dessus du sol, noirâtres et sales, évoquant en l'esprit la sinistre parodie de ces aqueducs de la campagne romaine, marches grandioses des décors antiques.

Certes, je suis trop habitué à l'ordinaire désappointement qu'apporte la vue de la plupart des ports exotiques pour m'alarmer de ce spectacle, n'empêche qu'il y a des pays simplement purulents et que Colon est de ce nombre. A droite, à gauche, on nous montrait bien des constructions d'un blanc plus net, des façades plus précises, mais il paraît que c'étaient là des cimetières et des hôpitaux. Il tombait sur tout cela, sur ce pays qui semblait suinter la mort et le malheur, un glas funèbre, précipité, rageur, impérieux, une note de cloche, toujours la même, irritante et stupide, dont le babillage lugubre voulait dire: "Ici l'on meurt vite et l'on enterre à la vapeur: dépêchez-vous de mourir, faites comme les autres et pas d'histoires sentimentales."

J'ai su le lendemain que cette cloche annonçait non pas le trépas des habitants mais seulement le passage des innombrables trains du Panama Railroad qui, en traversant à grande vitesse les rues de Colon, écrasent une dizaine d'enfants par jour.

Et tout cela, cependant, est magnifique, ainsi que voulut bien me l'expliquer le médecin du service sanitaire qui, avant de nous permettre de débarquer, exigea que quelques-uns de nos passagers, énervés par la chaleur et la navigation trop longue, n'eussent plus au thermomètre que les trente-sept degrés de température réglementaires.

Les Américains, en effet, écoutez bien ceci, avant de donner le premier coup de pioche aux talus du canal, ont dépensé 50 millions de pétrole pour assainir l'isthme infecté de fièvre jaune. Ces tuyaux dont la vue est si déplaisante, ce sont les branches d'une canalisation gigantesque qui, inondant tous les jours de pétrole le sol des chantiers, tue la larve prête à éclore dans les marécages, du moustique propagateur de la maladie. Tout cet amas disgracieux de conduites suintantes qui empestent l'horizon, toutes ces mares que les derniers rayons du soleil transforment en autant de cuves où du métal semble cuire, c'est du pétrole, du pétrole gras, sale, infect, répandu à flots pour tuer la petite larve qui tue les hommes. Et cet effort prodigieux de la patience américaine a eu raison du fléau: il n'y a plus de fièvre jaune à Colon ni à Panama. Il est vrai qu'il y reste le paludisme et la dysenterie, moins prompts à la mort, cependant.

Une anecdote, que je garantis authentique, montrera avec quel soin et aussi quelle impitoyable sévérité les Américains ont poursuivi leur oeuvre d'assainissement. Au début, beaucoup de maisons étaient, sur la rive même, construites sur pilotis; en ce pays où l'eau de mer même corrompt et se corrompt, c'étaient là autant de foyers d'infection. On fit prévenir les habitants d'avoir à déménager dans le mois. L'agence d'une compagnie de navigation, qui avait aussi ses bureaux sur pilotis s'y refusa, ou plutôt fit la sourde oreille. On lui donne un nouveau délai de huit jours, puis, un beau matin, comme elle n'avait pas obéi, des pompiers — dérision! — survinrent avec tout un matériel d'incendie, pénétrèrent dans la maison, mirent à l'abri la caisse et les valeurs et, le plus tranquillement du monde, firent flamber le reste. Les pompiers, en ce pays, allument des feux qu'ils dédaignent d'éteindre.

Je n'ai de Colon qu'un souvenir agréable, c'est celui de la gare, de la gare par où l'on s'en va. De Colon à Panama, de l'Atlantique au Pacifique, il y a une heure et demie de trajet. Si l'on veut se rendre compte des travaux, il faut descendre à chaque station, et c'est ce que j'eus la bonne fortune de faire en compagnie du ministre de la guerre.

Imaginez que quinze mille hommes s'acharnent, chez nous, à bouleverser, retourner, creuser trente kilomètres de pays: au bout d'un certain temps, sur chaque motte de terre déplacée, la clémence du climat fera pousser une touffe d'herbe. Eh bien! là-bas, c'est la même chose, avec cette différence que la richesse de l'humus et la vigueur du soleil, alliées à l'abondance de la pluie, recouvrent chaque mètre cube remué d'une végétation gigantesque; là où, en Beauce, il viendrait du mouron, il pousse des bananiers, des lianes, des fougères, tout un enchevêtrement de plantes géantes bonnes aux serpents. Il faut que là-bas l'homme se dépêche, sous peine d'être englouti par la nature, victorieuse de tout, même du pétrole.

Des travaux en eux-mêmes, je ne vous dirai rien, si ce n'est le souvenir que j'ai gardé de deux mécaniques—les Américains sont les maîtres en matière de machines-outils, — dont la précision, voisine de celle de nos gestes, m'a ému autant que le spectacle d'un labeur humain. La première, c'est une pelle géante articulée si habilement que, lorsqu'elle vient chercher, pour les égaliser, les tasser et les enlever, les déblais de terre tombée sous l'effort de la forte mécanique attaquant la roche ou le sol, on jurerait d'un homme des temps robustes, lointains et d'ailleurs inconnus, où notre imagination se plait à supposer que toute l'autorité intelligente se restreignait au maniement des poids lourds.

La sombre machine, c'est à vrai dire un rasoir, un rasoir qui courait tout le long d'un train, divisant en deux, suivant la diagonale de deux angles, chaque wagon découvert, chargé de terres ou de rocs enlevés aux parois du canal. Lorsque le train est arrivé à destination, c'est-à-dire à l'endroit où il doit déposer son fardeau, la locomotive actionne toute la série des rasoirs; un coup de rasoir à gauche dans chaque wagon, un coup à droite, et en deux temps, presque en deux secondes, le train est à vide, ayant automatiquement, par cette seule manoeuvre, construit un remblai avec les terres déblayées du canal.

A chacun son génie. Vous avez lu dans la dépêche que l'on se proposait maintenant de remplir d'eau du Chagres le lac de Gatun artificiellement fabriqué. Pour résister à la pression des eaux, on essayait, lors de mon séjour à Panama, la force d'une digue qui venait d'être achevée et n'avait pas moins de six cents mètres d'épaisseur. Insuffisante, elle céda: Devant cet insuccès, chez nous, on n'aurait pas manqué de prendre des sanctions, comme l'on dit, et la même poussée qui avait renversé la digue aurait sans doute emporté le ministre des travaux publics. Il est vrai qu'en France, les ingénieurs ne se fussent sans doute pas aussi grossièrement trompés. En Amérique, le ministre témoin du scandale se contenta de dire: "Si la ligue de 600 mètres d'épaisseur a cédé, c'est qu'elle n'était pas assez forte, et on va en construire une autre d'un kilomètre; voilà tout." C'est cette seconde digue d'un kilomètre d'épaisseur qui est aujourd'hui déclarée prête à supporter la nouvelle expérience.

On m'accusera sans doute de rapporter à propos de compatriotes. Non pas. Il n'existe plus dans toute l'administration du canal un seul ingénieur ou employé français. On m'a bien un jour donné pour guide un ingénieur que l'on me disait être l'unique Français ayant résisté aux évolutions de la politique qui a laissé à une industrie étrangère l'oeuvre de notre génie français. Le seul Français, me répétait-on, le seul, que l'on ait gardé parce qu'il était de la fondation! Sous sa direction, j'ai donc visité les admirables installations ouvrières construites par les Américains, pour mettre les travailleurs du canal à l'abri du besoin d'abord et de leurs propres défaillances ensuite, mais en déjeunant cet ingénieur français m'a avoué qu'il était de Zurich! Le déjeuner dont il s'agit nous l'avons pris à Miraflores, en pleins chantiers, dans un réfectoire d'une propreté resplendissante, où trois cents ouvriers venaient se réconforter pour 1 franc 25 de notre monnaie. J'en retrouve dans une veste le menu que voici:

Breuvage à la quinine, en guise d'apéritif, — obligation sous peine de quatre dollars d'amende pour tout délinquant.

Soupe à l'orge.

Boulettes de boeuf, — très bonnes.

Rosbif — excellent.

Patates à l'eau — mauvaises.

Salade — un peu dure.

Fromage — Faux Chester—bon.

Bananes.

Boisson obligatoire: Thé froid.

Nous visitâmes ensuite les dortoirs établis dans des baraquements en planches, défendus contre les moustiques par des toiles métalliques et tous munis de salle de douches.

# -:- COIN FEMININ -:-

## LES DEUX LYS

Dans la potiche de cuivre au col élancé, deux lys émergent, dont le somptueux orgueil prolonge et termine d'une noble signature le geste hardi ébauché par l'élégance du vase. L'un est d'une pureté blanche, si blanche qu'elle en devient irréelle; à peine la réflexion des rayons médiévaux met-elle un frisson bistré à sa robe délicate, et de ses pétales écartés jallissent, comme d'un jabot raidi au petit fer, les épingles à tête d'or des étamines.

L'autre, de texture plus fruste et plus rude, semble avoir été trempé par quelque fantaisie cruelle dans le sang d'un coeur blessé; de l'offrande sauvage de sa poitrine surgit un faisceau de flèches meurtrières aux airains noircis et le long des nervures pareilles à des veines, courent des gouttes plus sombres de carmin coagulé. Dans l'atmosphère étroite et fraîche de la potiche, les deux fleurs paraissent souffrir d'une étreinte imposée, en dépit de leurs origines, à leurs tiges accouplées: et c'est pourquoi, de l'orée du col svelte, le geste hautain des corolles s'est hâté d'échapper à l'injure d'une mésalliance éphémère, rompue à la première occasion; chacune de son côté penche un air étranger et distant, telles deux adversaires irréconciliables, opposition éternelle de la roture et des hautes lignées.

* * *

Fleurs des serres, fleurs des champs, sourires d'amour, sourires d'ombre, sourires de Dieu, n'êtes-vous pas des soeurs au sein de la grande famille où s'épanchent les rêves ardents et les réalités opulentes de la nature? Beau lys blanc, n'est-tu fier que par l'oubli de ta fragilité? Il y a, dans les plus éclatantes hermines, l'incertitude trouble des lendemains, sur qui va s'appesantir dûrement la loi des adaptations universelles... Et puis, cette blancheur de neige est bien froide, comme est bien spectrale et fantomatique cette pâleur rigide... Et toi, lys fougueux et tendre, lys impétueux aux ardeurs folles, ta sincérité m'impressionne et m'inquiète; oui, je sais, tu as toi aussi le mépris du mensonge, le dédain des appréciations vulgaires, l'horreur des transactions médiocres. Tu te donnes tout entier, et tu sollicites tout en échange. Mais, prends garde! Les flammes qu'un vent d'orage attise, une pluie fine — rosée amère des larmes et des sacrifices — suffit parfois à les éteindre!... Sur la prairie embrasée naguère, charbonne après la moindre ondée la sole fumante des prés... Allons! Soyez raisonnables tous deux!

N'enfermez pas en vos calices repliés le soir, trop d'inutile et d'impossible absolu; faites chacun un pas décidé vers l'entente, un effort vers l'harmonie; et que vos destinées en soient prolongées par delà l'humble vie des éclosions précaires, tristesse des printemps d'ici-bas.

* * *

Ainsi parlai-je aux belles fleurs intraitables. Et comme elles demeuraient immobiles, guindées en la pompe outrancière de leur empois végétal, je me pris à rêver d'un lys plus souple et plus magnifique: un lys dont la pâleur et la pureté se nuanceraient parfois de rougeurs plus vivantes, un lys rose, symbole d'un monde plus réel, synthèse plus approchée des éléments divers et contradictoires dont le mélange a pétri l'Ame Humaine.

MAGALI.

# CHRONIQUE DES LETTRES

## LE BRESIL

La vieille Europe, toujours un peu sous la suggestion des contrées du soleil — où les étincelants et chauds rayons semblent de l'or fluide — voit le Brésil dans un mirage comme le pays des subites fortunes, où les goûts aventureux doivent se donner libre cours, où la vie se fait facile pour l'homme hardi entreprenant, et point trop manchot. Pour d'aucuns, le Brésil est resté un pays neuf, et combien sont presque tentés de se le représenter comme au temps de la conquête, où les Portugais devaient défendre la colonie naissante contre les attaques des corsaires hollandais et français. A tous je recommanderai donc la lecture d'un livre fort intéressant et instructif, sous sa forme de roman, "Petropolis," de notre confrère Adrien Delpech, directeur des "Annales brésiliennes," et qui, par cela même, me semble tout autorisé à nous dire la vérité.

"Petropolis" n'est pas seulement de la documentation sèche et revêche. L'auteur a su, par une psychologie fine et très avertie d'une étude de caractères personnels, donner à son oeuvre la tournure littéraire qu'il convenait d'y ajouter. Mais je laisserai néanmoins de côté cette histoire d'amour pour m'en tenir à la mise au point de la vie brésilienne moderne.

D'abord à vous signaler un joli tableau de Rio de Janeiro, se présentant à la ue du voyageur:

"...A mesure que le navire s'avançait vers la bouée d'ancrage, la ville multicolore venait au-devant des voyageurs, descendait des monts et des collines, comme une théorie antique, parée de couleurs polychromes, courant à la rencontre d'un vainqueur. Elle agitait sur les sommets, dans un hosanna de lumière, les branches triomphales des palmiers. Ses nuances dansaient au rythme de la brise, dans la joyeuse clarté de la jeune matinée. Elle chantait la beauté des midis rayonnants, et la gloire féconde et dévorante du soleil."

Le tableau est peint de main de maître, qu'en pensez-vous?...

Mais continuons par l'amusant contraste de la ville:

"...Sur le quai du débarquement, en face du vieux marché souillé par le trafic matinal, Henri s'intéressait au va-et-vient des chalands, à l'amoncellement de fruits des tropiques, aux interpellations prononcées dans une langue âpre et nasale.

"Toute une population bigarrée de manoeuvres: nègres aux tignasses poussiéreuses; mulâtres au teint brouillé; charretiers portugais bombant leur torse sous la chemise en flanelle de couleur. Des ruelles s'ouvraient entre les maisons basses, aux tuiles roussies sur les toits arqués par les ans, et donnaient l'idée d'une cité bâtie à une époque très lointaine, par des gens peu soucieux du confort: puis, sur une voie plus large, des restaurants, des cafés, des boutiques de changeurs des entrepôts aux profondeurs obscures annonçaient un quartier commerçant; les femmes y étaient rares, les hommes marchaient vite, en s'épongeant sous la forte chaleur.

"...Dans l'entrebâillement d'une porte, il apercevait une grande salle, où la lumière d'un vasistas tombait, en se tamisant, à travers un rideau de toile écrue, sur une longue table de sapin. Des échantillons de café s'y étalaient à la file sur des carrés de papier bleu, ou dans des boites de fer-blanc, dont l'étiquette portait le nom du destinataire et du navire chargé de la cargaison. Trois individus examinaient les fèves, les flairaient, les laissaient tomber de haut en pluie battante, et les classaient par qualités et par nuances, d'après les numéros et les types officiels des bourses de New-York et du Havre. Une odeur vanillée s'exhalait des graines dans la torpeur d'étuve du hall. Les employés en manches de chemise, délivrés du faux-col et des manchettes, interrompaient à chaque instant leur travail pour s'éponger et souffler. Oh! cette moite chaleur des tropiques!... Dans les recoins du bureau, assombri par des stores, nu, sans tapis, sans tenture, des araignées enchevêtraient paisiblement leurs réseaux, tandis que l'oncle les sourcils froncés, l'air rogue, recevait les courtiers, criait des ordres et interpellait Monsieur Pianotier."

L'oncle, c'est le vieux lutteur, large d'épaules, bourru, mais acharné à la besogne. Ecoutez sa profession de foi:

"...—Vois-tu mon cher, mets-toi bien dans la tête qu'on ne réussit guère que par le travail et l'esprit de suite. S'il y a des exceptions elles confirment la règle. Certains audacieux s'enrichissent en un tour de main; mais pour un qui a cette chance, quatre-vingt-dix-neuf font une mauvaise cabriole et se cassent les reins. D'autres, souples d'échine, triomphent par le savoir-faire. C'est le petit nombre. Les autres gravissent lentement la côte raide et rocailleuse. On est distancé si l'on s'arrête; si l'on va trop vite, on s'essouffle et on crève. Je ne sais quel éducateur disait: "Le monde appartient aux hommes qui se lèvent tôt." Il raisonnait juste; commencer sa vie de bonne heure, sa journée de bon matin, c'est une force."

L'oncle me parait résumer en vingt lignes, toute la psychologie de celui qui veut tenter la fortune, aussi bien au Brésil qu'ailleurs. Profonde maxime, sous sa forme bourrue, que ce conseil: "On est distancé si l'on s'arrête: si l'on va trop vite, on s'essouffle et l'on crève..." Combien, partis à la poursuite de la fortune, se sont laissés distancer faute d'avoir confiance en eux: combien d'autres, aussi, "claquèrent" pour avoir été trop ambitieux et trop pressés!...

* * *

M. Adrien Delpech n'est pas seulement un économiste aux sages conseils: il est aussi le poète qui sent et sait noter la mystérieuse ambiance des choses. Voyez plutôt cette nocturne par laquelle je terminerai mes citations:

"...Seul dans sa chambre, Henri s'approche de la fenêtre, pour jouir un moment de la douceur de la nuit. Les collines en amphithéâtre illuminées de leur base jusqu'à la ligne sombre des bois, l'onde et le reflet miroitant des étoiles, leur nombre troublant, dans le ciel où elles brillent sous la royauté de la Vénus païenne et de la Croix du Sud les iles dans une brusque transition d'ombre et de clarté lunaire, la masse des monts lointains, l'aspect tragique des écueils et des pics solitaires, les phosphorescences subites des eaux, tout cela, parmi les senteurs de terre, mariées aux brises salines, dans l'apaisement de la nuit tropicale, tiède, molle, voluptueuse, constitue un spectacle indicible, d'où monte un hymne de gloire à la nature perverse, qui cache au sein de cette région fortunée, les miasmes producteurs de fièvre..."

"Région fortunée aux miasmes de fièvre..." n'est-ce point là le "anguis in herba" qui caractérise le Brésil — ou plutôt le caractérisait, car l'auteur lui-même nous montre les profondes modifications apportées à l'hygiène publique, heureuses améliorations qui ont complètement fait disparaitre de ce magnifique pays le fléau qui l'assombrissait.

PAUL CHAUMET.

## LA PREPARATION DES OEUFS POUR LA VENTE

Le Ministère fédéral de l'agriculture, à Ottawa, vient de publier, par ordre du Ministre, l'honorable Martin Burrell, un bulletin fort utile sur la préparation des oeufs pour la vente. Ce bulletin nous fait connaitre les pertes énormes qui résultent de la façon négligente ou défectueuse dont on traite les oeufs destinés à la vente; il propose des moyens d'y remédier et de perfectionner cette branche du commerce, autant dans l'intérêt du producteur que du consommateur.

Ce bulletin qui porte le numéro 16, de la série du Commissaire de l'industrie animale, se compose de 24 pages, comprenant un certain nombre de photographies qui facilitent beaucoup l'intelligence du texte. Tout ceux qui désirent en recevoir un exemplaire n'auront qu'à s'adresser au Bureau des Publications de l'Agriculture à Ottawa.

Nous y trouvons d'abord l'exposé de la manière dont se fait habituellement la manutention des oeufs puis des résultats des diverses négligences: viennent ensuite des conseils pratiques et détailiés pour les cultivateurs, les marchands, les acheteurs d'oeufs, les compagnies de chemins de fer et d'express, les commerçants, les entrepreneurs, les marchands de détail et le consommateur. On recommande entre autres choses, au cultivateur, de séparer les coqs des poules immédiatement après la saison d'élevage de ne pas vendre d'oeufs fécondés, de fournir aux poules des nids spacieux et bien garnis de litière; de ramasser les oeufs régulièrement, au moins une fois par jour et plutôt deux fois qu'une quand la température est modérée, et plus souvent encore lorsqu'il fait très chaud et très froid, et de les transporter immédiatement dans des récipients propres, dans une cave fraiche et sèche: de les recouvrir d'un linge propre pour empêcher la poussière de se déposer sur eux et prévenir également l'évaporation et le ternissement; de les expédier dans des caisses convenables aussi souvent et aussi directement que possible. Il y a également un bon nombre de conseils pratiques et utiles pour les marchands, les acheteurs, les compagnies de transport, etc.

# CHRONIQUE LOCALE

M. L. N. Lavallée, maire de Montréal, qui accomplit actuellement un voyage dans l'Ouest, arrivera à Edmonton vendredi, 18 juillet.

M. L. N. Lavallée, qui est le président-général de l'Alliance Nationale, sera, dans notre ville, l'objet d'une réception spéciale de la part des membres de cette association. La réception aura lieu dans la salle des réunions de la paroisse St-Joachim.

Le comité organisateur de la réception est composé de l'hon. P. Ed. Lessard et de MM. A. L. Auger et L. A. Giroux.

* * *

Les actionnaires de la Compagnie d'Assurance sur la Vie Alberta-Saskatchewan, qui est la première compagnie canadienne de ce genre ayant son siège social à Edmonton, ont tenu récemment leur réunion générale annuelle

Au nombre des officiers élus pour l'année courante, nous relevons le nom de l'hon. P. Ed. Lessard, qui a été choisi comme premier vice-président de la Compagnie.

* * *

Notre distingué compatriote, M. Gustave Gagnon, organiste de la cathédrale de Québec, est actuellement de passage à Edmonton.

M. G. Gagnon n'avait pas revu notre ville depuis trois ans, c'est dire quels changements il y a trouvés.

M. Gustave Gagnon, dont la réputation de musicien et compositeur de talent est parvenue jusque dans l'Ouest, a bien voulu nous offrir un exemplaire aimablement dédicacé de sa Marche Pontificale rééditée à l'occasion des fêtes jubilaires de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Québec.

Tous nos remerciements pour cette attention délicate. M. G. Gagnon fera à Edmonton un séjour d'environ un mois pour relier connaissance avec tous les amis nombreux qu'il compte dans notre ville.

* * *

Un Français distingué, M. de Vautibault, qui effectue chaque année un voyage d'affaires au Canada, est actuellement de passage à Edmonton. M. de Vautibault nous déclare qu'il tient de financiers éminents des Etats-Unis l'assurance que la crise financière actuelle prendra fin cet automne. M. de Vautibault possède d'importants intérêts dans la propriété foncière à Edmonton.

* * *

MM. A. d'Aubigny, René Lemarchand et H. Milton Martin, seront de retour vendredi d'un long voyage dans la région de la Rivière La Paix.

* * *

M. Paul Lachambre, marchand de St-Albert, est parti pour Battleford où il demeurera pendant quelques jours en visite chez des parents.

M. et Mme LaRue, de Spruce Grove, sont partis la semaine dernière pour la province de Québec.

* * *

MM. F. Dubord et Gagnon, d'Athabasca Landing, sont de passage à Edmonton.

* * *

M. W. J. Quinlan, agent de district du Grand Tronc, est en tournée d'inspection à Edmonton.

* * *

M. J. L. Lessard, d'Athabaska Landing, est arrivé dernièrement du nord avec une cinquantaine de renards vivants parmi lesquels sont plusieurs spécimens remarquables de renards noirs et argentés.

Dans le but de se procurer ces renards, M. J. L. Lessard a séjourné pendant tout l'hiver au lac Wabascaw, où il possède un magasin d'approvisionnement général.

Les précieux renards furent enfermés dans de grossières cages formées de branches de saules, et pendant le voyage de retour à travers les marais, ces cages durent être souvent transportées à bras par M. Lessard et ses compagnons de voyage; le lac Wabascaw est situé à environ 300 milles au nord d'Edmonton.

A son arrivée à Edmonton, M. J. L. Lessard a vendu ses renards à un éleveur de l'Ile du Prince-Edouard pour la somme de $23,000.

* * *

L'hon. P. E. Lessard, M. J. P. Lessard et M. J. L. Côté, sont revenus à la fin de la semaine dernière d'un voyage à Athabaska Landing.

## LES CANADIENS-FRANCAIS A LA RIVIERE LA PAIX

Le R. P. J. B. Giroux missionnaire-colonisateur de la région de la Rivière La Paix, annonce qu'il partira, le 22 juillet, de Montréal, avec un contingent important de colons à destination de la Rivière La Paix.

Ces colons arriveront à Edmonton vers le 27 juillet et repartiront aussitôt pour Athabasca d'où ils prendront le bateau faisant le service de Grouard.

## CERCLE "GRANDIN"

Lundi, le 14 juillet, une réunion nombreuse avait lieu au Collège des Jésuites, dans le but de jeter les bases d'un Cercle d'études pour les jeunes gens de langue française d'Edmonton.

Ce cercle sera bientôt affilié à l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-française de Montréal. La nouvelle association portera le nom de "Cercle Grandin" en l'honneur du premier évêque de St-Albert.

Le conseil, pour l'année 1913-14 est composé comme suit:

Aumonier-directeur, R. P. Théo. Hudon, S.J.

Président, M. A. Boileau.

Vice-président, M. Léon Rouillard.

Secrétaire, M. Antonio Prince.

Assistant-secrétaire, M. E. Boivin.

Trésorier, M. C. A. Thériault.

Conseillers: MM. J. E. Bertrand t A. C. Humbert.

## LA SOCIETE DU PARLER FRANÇAIS D'ALBERTA

A la dernière séance du Comité Exécutif de cette Société, M. Ernest Bilodeau a été nommé secrétaire, en remplacement de M. R. A. Blais, qui continuera à administrer, avec tout le dévouement qu'on lui connaît, les affaires de la Société de Colonisation.

Le nouveau Secrétaire de la Société du Parler Français n'est pas tout à fait un inconnu à Edmonton, où il possédait déjà quelques amis, et où il a représenté "Le Droit," d'Ottawa, à la Convention du mois dernier. Ancien gérant d'une succursale de la Banque Nationale qu'il a fondée à Amqui, dans la Vallée de la Métapédia, M. Bilodeau fut appelé par ses chefs, en 1909, à remplir la fonction nouvellement créée d'assistant-gérant de la succursale de Paris. Il occupa ce poste jusqu'au mois de juillet 1912, lorsque le mauvais état de santé de Madame Bilodeau l'obligea à revenir au pays. Pendant son séjour en France, M. Bilodeau, qui s'est toujours occupé de journalisme, à ses moments de loisir, eut l'occasion de suivre de près, en qualité de correspondant du grand journal québécois, "L'Action Sociale," les diverses manifestations du mouvement profond de renaissance catholique qui se fait sentir en France depuis quelques années. C'est ainsi qu'il suivit les séances du Congrès Diocésain de Paris et ceux de la Bonne Presse, de l'Association des Pères de Famille, des Femmes de France, et de l'Association Catholique de la Jeunesse Française, dont le président M. Gerlier, est si favorablement connu au Canada. Entre temps, M. Bilodeau signait du pseudonyme "Un Canadien Errant" dans "L'Action Sociale," la "Libre Parole" et la "Vie Nouvelle," de Paris, des Lettres Parisiennes et des Croquis Canadiens qui lui valaient, en France et au Canada de solides amitiés.

M. Bilodeau avait épousé en 1905 Mlle Marie-Louise Audet, fille de M. Geo. Audet, qui est maintenant le doyen des Agents des Terres de la Provine de Québec et l'un des citoyens les plus estimés de la région du Saguenay. Nous regrettons d'apprendre que Madame Bilodeau, dont la santé a longtemps été délicate, est décédée, après une longue maladie, au mois de mars dernier, sans laisser d'enfants. C'est à la suite de cette grande épreuve que M. Bilodeau a ressenti le besoin de faire un voyage et qu'il s'est dirigé vers le Congrès d'Edmonton, où nous voyons avec plaisir qu'il a maintenant décidé de se fixer. Nous souhaitons à M. Bilodeau la plus cordiale bienvenue et nous sommes certains que la Société du Parler Français n'aura qu'à se louer de s'être assuré ses services et sa collaboration à l'oeuvre éminemment patriotique qu'elle poursuit.

## PIQUE-NIQUE A FROG LAKE ALTA

On nous prie d'annoncer que la population de Frog Lake, Alta, organise un grand pique-nique qui aura lieu prochainement sur les bords ombragés du Lac Laurier.

Un excellent programme de sports a été préparé et tout permet d'espérer que ce pique-nique remportera un grand succès. Tous les habitants de la région sont instamment priés de prendre part à cette fête.

Des capitalistes ont acheté quatre propriétés intérieures à Medicine Hat, au prix de $400,000.

## BENEDICTION DE LA PIERRE ANGULAIRE DE L'EGLISE DU SACRE-COEUR

Nous avons annoncé il y a quelques mois, lors de la création d'une paroisse exclusivement de langue française dans la paroisse mixte de l'Immaculée Conception, que les catholiques de langue anglaise se proposaient de faire construire une nouvelle église pour leur propre paroisse devant porter le nom de "Sacred Heart."

Dans l'organisation de cette paroisse les catholiques de langue anglaise ont fait merveille; en quelques mois ils se sont assurés un emplacement en face de l'église de l'Immaculée Conception et ils ont fait commencer les travaux de construction de leur nouvelle église, superbe édifice pouvant contenir environ 1500 personnes.

Mgr Stagni avait bien voulu accepter de bénir la pierre angulaire du nouveau temple catholique d'Edmonton; aussi dimanche dernier y avait-il affluence avenue Kinistino pour assister à cette cérémonie toujours impressionnante.

Après la bénédiction Son Excellence Mgr Stagni prononça une courte allocution pour féliciter les catholiques de langue anglaise de leur esprit d'entreprise et de leur dévouement.

Le pasteur de la paroisse Sacred Heart est le Rév. M. Pilon, son vicaire le Rév. M. Desroches. La nouvelle église sera très probablement terminée cet automne; la première messe y sera célébrée le jour de la Toussaint. Le presbytère est également en voie de construction et sra terminé dans quelques semaines.

## COMMUNIQUE

Mardi de la semaine dernière, huit juillet, les nurses de l'Hôpital Général donnaient dans les jardins de cet établissement une agréable fête dont le produit était destiné à contribuer à l'achat de l'ameublement de leur nouvel "home."

La musique du 101ème régiment prêtait son concours; les illuminations dans les arbres faisaient des guirlandes lumineuses du plus gracieux effet.

Ça et là, sur les pelouses, avaient été installés divers jeux, notamment un "bureau de poste," une pêcherie miraculeuse, un jeu de massacre, des étalages d'ouvrages de fantaisie, des comptoirs de bonbons, etc.

La douceur de la température et la générosité des visiteurs contribuèrent largement au succès de la fête.

Des rafraîchissements furent servis par les nurses infiniment gracieuses dans leurs blancs uniformes.

M. Laliberté se fit très applaudir dans l'interprétation de chants anglais et français; le piano était tenu par Mme Laliberté.

De bons cigares, envoyés par MM. Dechêne et McNeil, firent les délices des messieurs. Les dames patronnesses étaient Mmes W. Gariépy, A Blais, Quesnel, Boyle, Harwood, J. M. Dechêne et McGill.

Le comité d'organisation était composé de Mlle Jeanne Girard, l'inlassable et aimable présidente, récemment graduée de l'Hôpital Général, de Mlle Martin, vice-présidente, et de Mlle Bowles, secrétaire-trésorière.

La fête ne prit fin qu'à une heure avancée de la nuit.

## REMERCIEMENTS

Les nurses de l'Hôpital Général nous prient de remercier en leur nom les nombreuses personnes, donateurs ou autres, qui, par leur généreuse collaboration ont fait de la kermesse de mardi, 8 juillet, un véritable succès.

Le produit des recettes contribuera dans une large mesure à acheter l'ameublement nécessaire pour le nouvel "home" des nurses de l'hôpital.

# Avis Public

**Donné par le bureau des Commissaires du District Scolaire No 7, école séparée catholique romaine d'Edmonton, dans la province d'Alberta.**

Attendu qu'il a paru désirable au bureau des Commissaires du District Scolaire No 7, école séparée catholique romaine d'Edmonton, dans la province d'Alberta, que la somme de vingt mille dollars soit empruntée sur la garantie dudit district par l'émission de débentures remboursables au porteur en 10 paiements annuels avec intérêt au taux de pas plus de 8 pour cent par année, pour les fins suivantes, savoir: érection d'édifices scolaires en bois.

Avis est donc donné par le bureau dudit district que, à moins qu'un vote des contribuables dudit District pour et contre ledit emprunt soit demandé, tel que prévu par l'ordonnance des Ecoles, ledit bureau demandera au ministre de l'Education l'autorité d'emrunter ladite somme par le moyen de débentures.

De ce fait toute personne intéressée est donc avisée et chacun est requis d'agir conformément à tel avis.

J. H. PICARD,
Président.

Daté à Edmonton, ce cinquième jour de juillet 1913.

## POUR LES VILLEGIATURISTES

Le commissaire des Parcs Nationaux annonce que le gouvernement louera prochainement aux personnes qui le désireront des lots de résidence dans le parc Jasper, au milieu des Montagnes Rocheuses; le prix de location fixé pour ces lots qui ont 50 x 150 pieds est de $8. Toute personne a droit à deux lots contigus pour la somme de $15. La durée du bail est de 42 ans avec faculté de renouvellement. Le gouvernement a déjà reçu un grand nombre de demandes de lots.

## LE PROBLEME DE L'OUEST

Suite de la 1ère page

"La politique de haute protection hausse artificiellement le prix de tous les articles que le fermier de l'ouest achète, tandis que le prix de ce qu'il vend est abaissé par la concurrence mondiale et cela à un tel point que LA CULTURE DANS LES PRAIRIES, MEME PAR DES HOMMES D'EXPERIENCE, A PRESQUE COMPLETEMENT CESSE D'ETRE PROFITABLE OU MEME DE CONSTITUER UNE OCCUPATION PAYANTE."

Un exemple cité par le correspondant du "Globe" et relatif à la communauté agricole de l'Alberta, servira à donner une idée à ceux qui ne s'en rendent pas compte, du fardeau qui pèse sur les fermiers de l'ouest.

Dans l'Alberta, les 50,000 fermiers ont une dette collective de 20 millions de piastres, rien que pour leurs machineries agricoles.

Ce qui, à 7 pour cent, taux moyen de l'intérêt dans l'ouest, représente une dette moyenne par tête de $280 par an!

La conclusion qui découle clairement de l'examen de ces considérations saute aux yeux.

Tout gouvernement qui, au Canada, se ferme aveuglément les yeux à ce problème, comme le fait le gouvernement Borden, et se refuse à profiter de l'augmentation considérable de nos revenus douaniers, pour soulager par un dégrèvement, les fermiers de l'ouest, travaille à tuer la poule aux oeufs d'or et prépare une crise nationale désastreuse.

# Nous serions reconnaissants
## a nos fideles abonnés

de bien vouloir accorder une attention spéciale au règlement du prix de l'abonnement dont ils nous sont redevables depuis longtemps.

Nos abonnés n'ignorent pas que les frais de publication d'un journal français dans l'Ouest sont considérables et notre source de revenus provient pour la plus grande partie du paiement des abonnements.

Nous croyons qu'il suffira de rappeler cela à nos abonnés pour qu'ils se fassent un devoir de contribuer au maintien de notre journal en nous faisant parvenir immédiatement les petites sommes qu'ils nous doivent.

## "Le Courrier de l'Ouest"